

Présentation

Louise Dupré

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201535ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201535ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dupré, L. (2001). Présentation. *Voix et Images*, 26(2), 225–226.
<https://doi.org/10.7202/201535ar>

Présentation

Louise Dupré, Université du Québec à Montréal

Depuis 1975, Denise Desautels a publié plus de trente titres : de nombreux recueils de poésie, une correspondance avec Anne-Marie Alonzo, *Lettres à Cassandra*, et tout récemment le récit *Ce fauve, Le Bonheur*. Collaborant régulièrement avec des artistes visuels, elle a également fait paraître des livres d'artiste et des catalogues d'exposition. Plusieurs de ses textes dramatiques ont été diffusés à la radio. Bien que diversifié, son trajet est pourtant marqué par une grande continuité, autant dans les thématiques qu'elle développe depuis ses tout premiers livres que par le regard qu'elle porte sur le monde, un regard de poète.

Car Denise Desautels habite en poète, pour reprendre une expression de Jean-Claude Pinson. Chez elle, l'exploration de l'enfance, de la vie, de la mort dessine un espace mémoriel troué, porté par une voix qui se bute à la matière de la langue, cherche à faire vaciller chaque mot, chaque vers, chaque phrase. Voix lyrique que celle de Denise Desautels, mais à la façon des poètes actuels, plus particulièrement des femmes chez qui l'écriture poétique est traversée par une narrativité où l'on reconnaît ce désir d'inscrire leur petite histoire, très présent depuis les dernières décennies. De là le fait que, si Denise Desautels a travaillé le vers, beaucoup de ses recueils sont des recueils en prose, montrant cette tension entre le poétique et le prosaïque, cette hybridité qui a renouvelé l'écriture des poètes qu'on a appelé *de la modernité*, le terme postmodernité n'étant apparu au Québec, on le sait, qu'à la fin des années quatre-vingt.

Itinéraire exemplaire de la poésie québécoise actuelle, le parcours de Denise Desautels est tourné vers l'intime, sans devenir pourtant celui d'un intimisme, comme elle le précise dans l'entretien. Il n'est pas question ici de dévoilement ou d'épanchement : par l'intime, l'auteure tente de déjouer les certitudes chèrement acquises pour interroger le réel, approcher de ce point aveugle à l'intérieur des mots où se perdent les repères identitaires. Il s'agit d'une poésie qui déplie lentement ses motifs sans chercher à choquer, ni à éclabousser de ses feux, ni à surprendre. Une poésie qui peu à peu revient sur les mêmes questions avec les mêmes mots, pour fouiller, creuser la langue et, par là, élaborer lentement une vision de soi-même et du monde. En ce sens, cette écriture se donne en mode mineur plutôt qu'en mode majeur.

Les écrivains qui ont une pratique en mode mineur ne s'imposent pas d'emblée, lors de la parution de leurs premiers livres. On les découvre peu à peu, on apprend progressivement à les lire pour se rendre compte, après un certain temps, qu'une œuvre est là, et là pour rester. De fait, c'est au début des années quatre-vingt-dix que le travail de Denise Desautels a commencé à être reconnu. Depuis, les critiques n'ont cessé de souligner la singularité de cette voix marquante. Il était plus que temps de lui consacrer un dossier.

Ce dossier présente un entretien et un texte poétique inédit, ainsi qu'une bibliographie. On y trouvera également cinq études. Dans «Écrire comme mourir : tombeau des mots», Paul Chanel Malenfant montre que la thématique de la mort, chez Denise Desautels, soutient un travail du deuil grâce à une énonciation lyrique qui fait fonction d'exorcisme. Pierre Ouellet, de son côté, avance que le recueil *Cimetières: la rage muette* est le lieu d'une coénonciation où Denise Desautels élabore avec l'artiste visuelle Monique Bertrand une communauté de sens et de sentiment. François Paré analyse la figure de la répétition dans l'œuvre de Denise Desautels comme une théâtralisation de la mort, qui fait du poème le lieu de la sérialité. Avec «Ce qui, d'une écriture, n'est pas à lire», Linda Bonin nous propose une étude de *Ma joie, crie-t-elle* comme trajectoire entre écriture et dessin où le corps se donne et se danse. Quant à moi, j'étudie le passage d'une temporalité poétique, dans *La promeneuse et l'oiseau*, à une temporalité narrative, dans *Ce fauve, le Bonheur*, pour en évaluer les conséquences sur le travail mémoriel. Par leur complémentarité autant que par leur diversité, ces études veulent faire découvrir aux lecteurs et lectrices de *Voix et Images* des aspects inédits d'une œuvre en plein essor.